

TS : Votre livre, « L'Imprécateur », a été écrit au moment où se manifestaient les premiers symptômes de la crise économique. L'auriez-vous écrit sans eux ?

René-Victor Pilhes : Non je n'aurais pas écrit ce livre. Mais il a été commencé il y a cinq ans. A cette époque, les premiers symptômes de cette crise m'apparaissaient clairement, bien qu'intuitivement. Aujourd'hui, ce n'est pas seulement la crise qui se profile mais la guerre ; et je dis aux citoyennes, et aux citoyens qu'ils doivent se mettre dans la tête qu'on risque d'arriver en France à un système politique oppressif, qui sera secrété par l'économie. Mon raisonnement est simple : avant, il y avait les guerres de religion, les conquêtes territoriales, le racisme, l'Alsace Lorraine ; aujourd'hui voilà venir le chômage, le chaos, la faillite, cela se traduira par la destruction des institutions bourgeoises et par la destruction des libertés démocratiques.

TS : Autrement dit la société capitaliste est en crise et l'issue que vous entrevoyez c'est le fascisme. Vous êtes pessimiste !

R.V.P. : Face à la crise, aux bouleversements consécutifs, à la hausse des matières premières, les États-Unis ne resteront pas impassibles. Et je ne dis pas cela parce que j'ai lu dans une feuille de chou que 60 000 « Marines » étaient prêts à partir pour n'importe où ; c'est la logique de mon raisonnement qui m'amène à cette conclusion. Les mesures impopulaires qui seront prises par les gouvernements occidentaux les amèneront automatiquement à durcir leur politique, et de fil en aiguille à briser le carcan de la démocratie bourgeoise.

TS : Revenons à « L'Imprécateur » : est-ce pour vous une simple critique du gigantisme des firmes multinationales ? Une critique de la « technostructure » ? Une critique de la croissance sauvage ? ou une critique générale du mode de production capitaliste ?

R.V.P. : Un peu de tout cela bien sûr, mais fondamentalement il y a quelque chose d'autre.

La création littéraire échappe à toute la gauche. Le rôle de l'écrivain dans la vie politique est entièrement gommé par les partis. Vos quatre questions précédentes peuvent parfaitement se traiter sur le mode du discours par les militants, les sections,

les imprécations de René Victor Pilhes

C'est la crise. Partout. Sacré débat. Voilà un hors-d'oeuvre de choix : les idées de René-Victor Pilhes, auteur de « L'imprécateur » (Le Seuil). Il écrit le roman d'une multinationale dans un monde qui bascule. Avec, au bout du chemin, le fascisme. Et pas n'importe lequel.

Des idées qui n'engagent que leur auteur, comme on dit. Mais qui ont le mérite de provoquer la discussion

les fédérations d'un parti. Mais elles sont secondaires dans « L'Imprécateur ». Mon livre est un texte, une sorte de cri instinctif comme certains écrivains peuvent en pousser. L'élément fondamental c'est que mes héros sont poussés vers des voies psychologiques qui sont celles du fascisme. Un tiers de mon livre décrit des scènes d'inquisition dignes de celles qui se sont passées dans les geôles nazies. C'est l'élément essentiel. Pour faire la simple critique du capitalisme je n'aurais pas écrit un roman. Il y a d'autres méthodes pour cela. Le roman engagé, on en a perdu l'habitude, au sens où je l'entends, c'est-à-dire pas sur un sujet précis.

TS : La guerre d'Algérie par exemple ?

R.V.P. : Notez que j'ai « fait » trente mois en Algérie. Je suis l'ancien vice-président de la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie,

TS : Quel Parti ?

R.V.P. : D'abord le parti radical mendésiste, ensuite le parti socialiste autonome, qui après sa fusion avec FUGS en 1960 est devenu le PSU.

Mon syndicat a été la CGT. J'ai créé au PSU une section d'entreprise, et je crois qu'elle a été la première.

TS : C'était il y a quinze ans.

R.V.P. : Il y avait Servet (Rocard), Bourdet, Martinet, toute la bande

TS : La mise à nu des motivations, des forces qui poussent les cadres de « ROSSERYS and MITCHELL » « l'entreprise la plus importante du monde », vers la folie peut-elle être mise en parallèle avec les forces qui poussent les hommes politiques qui nous gouvernent ? Y a-t-il similitude ?

R.V.P. : Bien sûr et sur plusieurs plans. Les douze personnages de mon livre sont les managers. Je ne les décris pas. Ils sont interchangeables, marionnettes que l'on trouve dans l'administration, dans la politique. C'est ce que j'appelle « l'Elite » au pouvoir... ou la « pseudo-élite ».

La façon dont mes personnages fixent



le prix de leurs produits, déterminent le mode de croissance, choisissent les produits qui leur semblent bons, tout cela est le produit d'une certaine société : disons le « super capitalisme » qui s'est approprié la technologie, la science, en les dénaturant. Les types que je décris ont en outre un trait commun : l'arrogance que confère à leur cerveau, le vide politique. Ils n'ont aucune idée, et en ce sens ils sont encore plus à droite que des gens qui se réclament de la droite. Ce mélange de psychologie arrogante et d'usurpation politique forme la matière de mon roman.

TS : *En somme vous décrivez l'aliénation qui frappe les dirigeants d'une super entreprise capitaliste.*

R.V.P. : Je crois au dérapage de l'analyse politique. Tout ne s'explique pas par l'organisation économique et politique : Hitler par exemple a été sécrété par l'organisation capitaliste de l'Allemagne, par le traité de Versailles etc. Mais il a aussi été sécrété par la « folie ». Il y a quelque chose de tout à fait irrationnel qui s'est ajouté aux déterminations économiques et politiques, ce que j'appelle un dérapage.

Si on s'en tient aux seules déterminations économiques et politiques on bâtit leur théorie, et on est militant révolutionnaire. J'introduis de l'irrationnel dedans. Je pense que l'histoire est aussi faite d'éléments très étranges qui sont liés à l'analyse politique, mais dont on n'a pas découvert les clés. Et c'est pour ça que dans mon livre, les types dérapent. Ils ne sont pas qu'aliénés. Ils ressemblent aux sections d'Assaut. Ils sont fous. Ils deviennent

complètement fous. Comme Pinochet.

TS : *Qu'est-ce que la Révolution socialiste pour vous ?*

R.V.P. : Une révolution socialiste ne peut être que populaire. Ce sont les événements qui le feront ou pas. Et vous, militants politiques, vous ne pouvez pas préjuger qui la fera, ni dans quelles conditions. Le régime politique dictatorial dont j'ai parlé tout à l'heure sécrètera de nouvelles forces, les cartes seront redistribuées sur le plan politique, et ceux qui sont partisans de la démocratie, en attendant, vont en baver. Les révolutionnaires qui sont des gens lucides doivent intégrer dans leur démarche l'ensemble du monde : non seulement votre « politique » mais aussi votre « peinture », votre « sculpture », votre « musique » et surtout votre « littérature ».

C'est à vous de faire cet effort d'intégration. Les grands prédécesseurs l'ont compris ; Lénine, Trotsky...

La gauche ne doit pas être une gauche sèche, hypertrophiée au niveau de l'analyse politique. Elle doit renifler la vie concrète, intégrer dans sa pensée et dans son action le reste. Et moi, devant vous, je représente « le reste ».

Propos recueillis
par Jean VERGER